

RIDEAU !

LUDOVIC ZÉKIAN

RIDEAU !

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0822-3

Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure.

LOUIS ARAGON, *Les Yeux d'Elsa*¹

Que soit ici exprimée ma gratitude à Philippe Albrand, l'intègre, et à Charles-Antoine « Charlie » Giuliani, l'XP sans bugs, amis des bons et des mauvais jours.

À ma mère

Je suis de la race des fils de commerçants. De petits commerçants. Cette seule qualité suffit à me rendre suspect. A-t-on jamais vu boutiquier exprimer des velléités d'écrivain? Déjà je regrette l'emploi du terme écrivain. Je ne voudrais pas susciter leur colère; ni celle des auteurs, encore que je distingue mal les deux genres. J'entre chez autrui par effraction.

Enfant, je suis le fils du magasin vert...

Combien de fois cette fichue expression a résonné! Elle émane de mes professeurs comme des parents de mes camarades de classe. Je souris et prends bien garde de maintenir mes lèvres closes, de n'en laisser échapper aucun son.

Ne pas répondre.

Surtout ne pas répondre.

Je pressens que la moindre repartie, quelle qu'en soit la teneur, sera prétexte à moquerie. Alors je me tais.

Défilent les clichés.

Parce qu'on m'aime bien, les traits ne sont jamais bien méchants; tout au plus soulignent-ils la supposée aisance, voire richesse de mes parents.

Fils de petits commerçants : imagerie populaire où le poujadisme le dispute à l'avidité. Le fonctionnaire est jean-foutre, nanti, gréviste impénitent – les trois réunis ; le petit commerçant poujadiste, bas de plafond et près de ses sous.

Mes parents tiennent alors un magasin de prêt-à-porter à l'angle des rues de la République et de Stalingrad à Bourgoin-Jallieu, Isère. Tenir un magasin. L'expression dit tout. La force nécessaire, l'endurance et l'opiniâtreté. La fragilité du dispositif qui ne se suffit pas à lui-même

C'est un magasin d'angle ; le rêve pour tout commerçant : des vitrines sur deux rues, deux magasins en un. En devenir propriétaire des murs, fût-ce au prix d'efforts déraisonnables, est un solide gage pour la retraite. Très prisés, ces emplacements sont préemptés depuis longtemps par les banques et les enseignes franchisées au gré des modes. Les indépendants baissent pavillon les uns après les autres au chant de sirènes sonnantes et trébuchantes d'investisseurs financiers. La résistance la plus farouche est encore le fait des bars et des brasseries, quand ces derniers ne cèdent pas à leur tour la place à des établissements de restauration rapide.

Dans ce magasin des années 70 peint en vert psychédélique et dont la liaison à ma personne est immédiate dès l'école maternelle, mes parents vendent des habits pour hommes et pour femmes. La marchandise de bonne facture et d'un classicisme de bon aloi ne verse jamais dans les excès de modes fugaces.

L'époque pourtant y est sujette : du prêt-à-porter au prêt-à-jeter. La décennie 80 souffle un air nouveau de modernité éphémère, ostentatoire et friquée, exporté depuis les pays anglo-saxons.

Contrairement au roseau de la fable, mes parents ont beau plier, ils manquent d'être rompus par le vent furieux d'une marche des affaires qui les jette, eux et leurs principes de naguère, dans la fosse commune du petit commerce. L'heure des chaînes, des concepts et des marques bat son plein. Zola a dépeint la même décrépitude de ce monde des gens de peu qui n'en finit pas de se regarder mourir. Je pourrais rayer ce passage. Je vais le conserver.

Ce que je dis est vrai ; ça l'était également à la fin du XIX^e. Pourquoi ce sentiment de gêne ?

En 1987, après avoir épuisé la litanie des plaintes sur la baisse continue du chiffre d'affaires, mes parents ferment avant qu'il ne soit trop tard.

Tirer le rideau.

Cette expression terrible, qui résonnait pour d'autres, voilà qu'elle nous rattrape.

Le magasin est cédé à un marchand de cuir et la famille déménage. Je quitte la ville qui m'a vu naître, dans laquelle je grandis, ai mes copains, et abandonne les portiques de robes et de corsages, de vestes et de pantalons, les étagères de pullovers (on ne dit pas chandail) et de tee-shirts, au milieu desquels j'aime me lover : sensation incomparable de douceur et de réconfort du contact avec les tissus et les textiles, leurs odeurs aussi.

Le bouleversement consécutif à la cession de leur outil de travail par un couple de commerçants. L'échec qui ne dit pas son nom.

Silence assourdissant.

Fracassement dans les crânes, dans les âmes de deux êtres esseulés, quand la cession est de leur initiative. Qu'elle n'est pas consécutive à une procédure collective, redressement ou liquidation judiciaire, à des hommes de lois dont la vilénie n'est plus à démontrer, tous ces « copains-coquins »,

ces « trusts » qui s'arrangent entre eux sur le dos des « petits » : administrateur judiciaire, huissier, avoué, comptable...

Les doutes sur leurs compétences et, par ricochet et par écho, sur l'estime qu'ils se portent. « Vendre, ça ne nécessite aucune expertise, tout le monde peut le faire. »

Alors, si tout le monde peut le faire... pourquoi échouons-nous?...

La déconsidération d'eux-mêmes infligée dans un élan d'impuissance masochiste : si les affaires ne marchent pas, c'est qu'« on n'est plus dans le coup », « qu'on ne s'investit pas assez »...

« Qu'on est des cons et qu'on n'a rien compris à rien. »

Aigreur et incompréhension.

Tout cela tu ; jamais entendu.

Prégnant pourtant.

Le masque de la respectabilité et de l'impassibilité toujours affiché : le magasin ferme ? Eh bien, est-ce là une raison pour arrêter de travailler à l'école ? De ranger ta chambre ? De te brosser les dents ? De dresser et desservir la table ? D'être agréable avec ta mère ?...

Pour ma part la transition s'effectue dans une sorte d'insouciance exaltée : ma mère n'affiche pas triste mine et je perçois jusque dans mon être – l'excellente comédienne (commerçante ?) qu'elle est ! – les grandes espérances de la nouvelle vie qui s'annonce : le nouveau projet promet plus d'aisance, plus de joies que celui que nous abandonnons.

Un bémol : elle rabâche à plusieurs reprises que les « vêtements, c'est un métier bien, un vrai métier ». Le prêt-à-porter, son domaine de compétence exclusif depuis la prime adolescence, sa seule expérience professionnelle jusqu'à l'âge de quarante-six ans. Son unique horizon. L'absence de questionnement sur la possibilité d'exercer une autre profession.

De faire autre chose de sa vie.

L'idée était au coin de la rue, dans le va-et-vient continu d'un magasin voisin alors que la porte vitrée du sien, une porte avec une poignée en plastique du même vert criard que celui de la devanture, s'ouvre de moins en moins.

C'est elle encore qui se décide à interroger la responsable de ce magasin à l'animation incessante sur les caractéristiques de son métier, les marges, la concurrence qu'elle rapporte le soir à table en les distillant avec saveur, excitation et gourmandise, et qui deviennent prétexte à des discussions sans fin. Une étude de marché informelle.

Efficace et suffisante.

À l'été 1987, le rideau tombe sur la tradition familiale transgénérationnelle du vêtement. Un secteur inconnu, source combinée de fol espoir et de secrètes angoisses émerge : celui de l'écrit.

Ma mère acquiert une Maison de la presse.

Samedi 28 février, 19 heures.

Au magasin, ma mère répond à mes questions en « faisant la caisse ». Elle compte la recette du jour et prépare le fond de roulement pour la journée du lendemain.

Comme tous les soirs.

Elle m'apostrophe :

– Ludo, descends le rideau.

Elle ne m'a pas regardé, affairée à trier les pièces de cinq, dix et vingt centimes. Je m'exécute avec indolence, pénètre dans la réserve, pose un index sur le commutateur qui commande à la montée et à la descente du rideau métallique. En m'inclinant au-delà de la cloison pour surveiller du regard l'entrée du magasin, je crie, pour que de la caisse elle m'entende :

– C'est bon ?

Avec le décalage d'une fraction de seconde, ma voix est couverte par un « c'est bon ! ». J'ai sa confirmation qu'aucun client de dernière minute, trompant ma vigilance, ne gravit les trois marches menant au magasin.

Dans un bruit métallique strident, le rouleau de métal se déplie le long des glissières latérales jusqu'au sol. Avec

le temps, le mécanisme a vieilli. À deux reprises, le moteur tressaille. J'ai toujours peur qu'il bloque à mi-course. Si j'en crois mes souvenirs, c'est arrivé à une ou deux reprises. J'étais absent.

Ce soir, il n'a pas failli et s'est figé au sol.

Comme un pianiste virtuose sur les touches du clavier, je fais courir une dernière fois mes doigts le long des rangées de disjoncteurs du tableau électrique pour éteindre les lumières. D'abord celles embrasées des vitrines et des enseignes extérieures. À l'intérieur, je laisserai éclairé le seul linéaire central, huit blocs de néons dédoublés tombant du faux plafond, qui éclairent les quotidiens régionaux, nationaux ainsi qu'une partie des publications.

C'est par abus de langage qu'on dit laisser éclairer le linéaire central. En tant que tel, le linéaire est dépourvu d'électricité. Il se compose de panneaux de contreplaqué ou d'Isorel et de plaques métalliques destinées à recevoir le dos des revues.

On dit laisser éclairer le linéaire central parce qu'ainsi, avec ma mère, on se comprend. On se comprend dans nos approximations. C'est notre langage commun, le territoire partagé de notre connivence et de nos habitudes ressassées.

Elle énonce une approximation. Je la traduis, la transpose comme on transposerait une norme d'ordre supérieur en droit interne, avec une aisance jamais questionnée.

Je parle ma mère couramment.

J'ai appris seul.

Et, jusque dans ma famille, je dois être le seul à maîtriser aussi consciencieusement ce langage. Nos approximations nous ont fait gagner du temps. La marge d'interprétation qu'elles génèrent nous permet d'atteindre l'objectif assigné en ajoutant notre touche personnelle. Celle qui nous rendra mutuellement fiers.

Nous avons, elle et moi, bien fonctionné de la sorte. De peur de décevoir l'autre, de ne pas l'avoir compris vraiment, nous nous sommes ingénies à nous mettre dans sa peau pour nous imprégner de l'esprit de la demande, pour en comprendre le ressort ultime, et répondre juste.

Cela dure depuis vingt et un ans.

J'éteindrai les autres sources de lumière. Le mur des livres de poche plongera dans l'obscurité ; les rayons des livres parascolaires, de cuisine et de jardinage aussi ; tout comme les trois îlots de librairie disposés les uns derrière les autres, valeureuses caravelles de Colomb.

Dans la partie opposée du magasin, le secteur de la papeterie et celui attenant de la carterie connaîtront semblable crépuscule. Ils partageront leur sort avec les linéaires thématiques, des mots croisés au rayon pornographique, des mensuels automobiles aux revues de décoration, des magazines de télévision aux hebdomadaires féminins, des illustrés de cuisine aux gazettes de couture, des titres informatiques aux journaux hippiques.

Disposés à proximité des vitrines, la caisse et le coin des cartes routières et des guides Michelin, les rouges, les verts, bénéficieront du halo des lumières de la rue.

Pour la dernière, le rideau métallique est tombé.